



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[A]

Feller, François-Xavier de
Liège, 1797

AUG

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61184](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61184)

vation du monde. Il l'annonce aux pontifes & aux rois, & il l'annonce en homme qui n'a plus de tête. Ses ouvrages les plus singuliers sont : I. *Les huit Béatitudes des deux Cardinaux* (Richelieu & Mazarin) confrontées à celles de J. C. II. *La Phiole de l'ire de Dieu & de la bête, par l'Ange & le Verbe de l'apocalypse*. III. *Factum de la Sapience éternelle au Parlement*. IV. Plusieurs autres ouvrages dans le même genre, & le même goût. On croit qu'il mourut avant son maître en 1662. Il avoit été emprisonné en 1651, & relâché l'année suivante.

AUFIDIUS, nom de plusieurs grands-hommes d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont : I. T. AUFIDIUS, orateur du tems de Sylla. II. Cneius AUFIDIUS, savant historien, vers l'an 100 avant J. C. III. AUFIDIUS Bassus, historien sous Auguste. IV. M. Lusco AUFIDIUS, qui trouva la maniere d'engraisser des paons : découverte qui lui apporta un profit très-considérable, dans un tems où l'austérité républicaine avoit fait place au luxe & aux délices de la table.

AUFERERI, (Etienne) jurisconsulte du XV^e. siècle, président du parlement de Toulouse, s'est fait un nom par ses ouvrages. Tels sont : I. *De officio & potestate judicis ordinarii*. *Accessit tractatus de potestate secularium super ecclesiis ac personis & rebus ecclesiasticis*. Item *de potestate ecclesiæ super laicis, &c.*, Paris, 1514, & dans le Recueil intitulé : *Tractatus tractatum juris, &c.*, Venise, 1584. Les droits des juridic-

tions ecclésiastique & civile y sont bien distingués. L'auteur avoit bien étudié ces matieres, ayant été long-tems official. II. *Decisiones curiæ archiepiscopalis Tolosanae*, Lyon, 1616, in-4°. Cet ouvrage traite principalement de la forme de procéder dans les cours d'église. III. *Tractatus de Recusationibus*.

AUGÉ, fille d'Alæus, roi d'Arcadie, maîtresse d'Hercule, alla dans le bois accoucher de Téléphe. Ce prince étant devenu grand, s'avança beaucoup dans la cour de Theutras, roi de Mysie, chez qui Augé s'étoit réfugiée, pour éviter la colere de son pere. Téléphe obtint sa mere du roi, pour l'épouser sans la connoître ; & Augé, ne voulant pas prendre un aventurier, alloit se tuer, lorsqu'elle fut effrayée par un serpent. Cette surprise l'arrêta, & lui donna occasion de reconnoître son fils.

AUGÉ, (Daniel d') né à Ville-neuve-l'Archevêque, au diocèse de Sens, professeur royal en grec en 1578, mourut, en 1595, avec la réputation d'un bon littérateur. On a de lui : I. *L'Institution d'un Prince chrétien* traduit du grec de Synésius, avec une harangue de la vraie noblesse, traduite de P. Philon, Paris, 1554. II. *Quatre Homélies de S. Macaire* traduites, Lyon, 1689. III. Une édition du poëme de Sannazar, *De morte Christi*, avec des notes, 1557, in-4°. IV. *Gregorii Nyssæ pontificis, de immortalitate animæ dialogus, antehac nec grecè neque latinè excusus* ; Paris, 1557, in-8°.

AUGEARD, (Matthieu) fut reçu avocat au parlement

en 1703, & secrétaire du sceau sous Chauvelin, qui fut gardes-sceaux depuis 1727 jusqu'en 1737. En 1735, il acheta une charge de secrétaire du roi du grand-college, & mourut le 27 décembre 1751. Il a donné au public un *Recueil d'Arrêts des différens Tribunaux du royaume*, en 3 vol. in-4°, dont le premier parut en 1710, & le troisième en 1718. Ce Recueil a été réimprimé en 1756, in-fol., 2 vol.

AUGER, (Edmond) jésuite, né, en 1515, à Allemans, village du diocèse de Troyes, prit l'habit de jésuite à Rome sous S. Ignace. Il enseigna les humanités en Italie avec beaucoup de succès, & ne se distingua pas moins en France par son zèle pour la conversion des hérétiques. Le barbare des Adrets l'ayant arrêté à Valence, le condamna à être pendu. Auger étoit déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par son éloquence, espérant de pouvoir le gagner à son parti, obtint sa grace. Auger n'en fut que plus ardent à ramener les hérétiques dans le sein de l'église. Son zèle le fit sur-tout admirer dans Lyon, au milieu des ravages d'une cruelle peste. Il eut le bonheur de rétablir la religion catholique dans cette grande ville. Henri III le nomma son prédicateur & son confesseur; poste dangereux alors & désagréable, parce qu'on attribuoit, quoique très-mal-à-propos, au confesseur toutes les momeries du pénitent, les processions auxquelles ce prince inconséquent assistoit vêtu d'un sac, les confrainies, &c. C'est le premier jésuite qui ait été confesseur des rois de France.

Une de ses maximes étoit que dans les disputes de religion, le calme & la modération faisoient autant d'impression sur ses adversaires que les meilleurs argumens. Il mérita les éloges des écrivains de son siècle les plus connus, de Florimond de Rémond, de Chopin, de Ronfard, d'Aurat, de Pasquier lui-même, qui dans ses Lettres rend hommage à son éloquence. L'historien Matthieu, qui assurément n'étoit pas l'ami des jésuites, l'appella « le Chrysostome » de la France, le plus éloquent » & le plus docte prédicateur » de son siècle, & tel que si » la religion donnoit des sta- » tues aux orateurs, il faudroit » que la sienne fût avec une » langue d'or comme celle de » Bérose; prêchant avec pas- » sion le service d'Henri III, » supportant avec patience les » mouvemens de la ligue, al- » loit de maisons en maisons à » Lyon, après l'exécution de » Blois (le massacre des Gui- » ses), pour fortifier les cœurs » en l'obéissance du prince, que » ce coup commença à ébran- » ler ». Henri IV l'honora de son amitié & de son estime. Il mourut à Côme en 1591, dans la 61e. année de son âge. On a de lui : I. Plusieurs Ouvrages de Controverse, où il y a autant de zèle que de force de raisonnement. II. Un *Catéchisme* très-estimé, dont on a donné des éditions en latin & en grec. III. *Métanoologie sur le sujet de la congrégation des pénitens & de toutes les autres dévotieuses assemblées en l'église sainte*, Paris, 1584, in-4°, devenu fort rare. IV. *Le Pédagogue d'armes à un prince chrétien, pour en-*

ireprendre & achever heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son état & de l'église, 1568. On lui a reproché d'y avoir conseillé la proscription des hérétiques, mais indépendamment de toute considération de zèle & d'orthodoxie, il voyoit la nécessité absolue de réprimer leurs fureurs & leurs ravages : la suite l'a bien justifié. Le P. Dorigny a écrit sa *Vie*, in-12, 1761. Une lettre violente & calomnieuse de M. Mercier, abbé de St. Le ger, contre le P. Auger, insérée dans le *Journal général de France* (1788, n°. 67), a été solidement réfutée dans le même *Journal* (n°. 85).

AUGER, (Athanasie) né à Paris le 24 décembre 1734, professeur de rhétorique au collège royal de Rouen, grand-vicaire de Lescar, s'est distingué par des Discours & des Traductions, qui d'abord ont été applaudis, puis jugés plus sévèrement. Deux de ses Discours roulent sur l'*Education*, & ont été imprimés à Rouen, 1775, in-8°. Le premier traite de l'*Influence du corps sur l'esprit & sur le cœur*; c'est l'alliance de l'éducation physique avec l'éducation morale, conformément à ces paroles de l'Écriture : *Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam*. Les notes qui servent de commentaire à ce Discours, sont d'une prolixité extrême, & comprennent 77 pages; une seule qui est toute transcrite de la *Nouvelle Héloïse*, en remplit 18. Le second Discours est consacré à l'éducation du cœur. L'auteur s'annonce dans l'un & dans l'autre avec un

peu trop d'emphase, & malgré une espèce de prétention qu'il n'est pas difficile d'apercevoir, les mots prennent souvent la place des choses. Il s'y déclare ennemi de la langue latine, pour des raisons très-peu satisfaisantes; peut-être ne les a-t-il pas toutes publiées. Mais s'il n'aimoit pas le latin, il étoit grand & zélé grec. Ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est sa traduction des *Œuvres de Démosthènes*, qui a reçu autant d'éloges des uns, qu'elle a essuyé de critiques de la part des autres. Il a traduit aussi les *Œuvres d'Isocrate & d'Eschyme*, les *Discours de Lycurgue, d'Andocides, d'Isée, &c.*, des *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide, &c.* Quelques savans ont prétendu que ces diverses traductions n'avoient pas été faites sur le grec, mais sur d'anciennes versions latines ou françoises : le reproche est trop grave pour être jugé légèrement, puisqu'il prouveroit que le traducteur ne devoit pas avoir plus d'affection pour le grec que pour le latin. La révolution de France a ouvert un nouveau champ au génie de l'abbé Auger; il s'est signalé dans la défense de la nouvelle église constitutionnelle, & il est douteux qu'un autre ecclésiastique ait mis dans cette tâche autant de chaleur & de persévérance. Il a combattu dans cette arène jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1792. Quelques symptômes avoient paru annoncer qu'un jour il s'y distingueroit, s'il avoit occasion d'y descendre. Un ecclésiastique qui n'aime pas le latin; un professeur qui viole la loi

de l'université ordonnant pour les discours publics la langue romaine, loi saintement observée jusques-là ; un grand-vicaire dans un diocèse, dont l'évêque tantôt richériste, tantôt millénaire, prophétisé des choses étranges & contraires à la nature de l'Eglise ; substitue dans ses Sermons & Discours publics d'autres versions latines à la Vulgate (*), &c., promettoit bien de ne pas se perdre dans la foule des prêtres du Seigneur, quand l'orage, grondant sur le sanctuaire, en disperseroit les ministres.

AUGIAS, roi de l'Elide, convint avec Hercule de lui donner la dixième partie de son bétail, pour nettoyer ses étables, dont le fumier infectoit l'air. Hercule détourna, pour en venir à bout, les eaux du fleuve Alphée ; mais Augias refusant de lui donner la récompense dont ils étoient convenus, il le tua, & donna ses états à Philée son fils. L'étable d'Augias est devenue une espèce d'antonomase pour désigner un lieu difficile à nettoyer, un livre dont les fautes intarissables fatiguent & découragent la critique, &c.

AUGURELLI, (Jean-Aurelius) né à Rimini, professa avec succès les belles-lettres à Venise & à Trévise. Il se fit une réputation distinguée comme poète, quoiqu'il manquât d'enthousiasme & de chaleur. Il se méloit aussi d'alchymie, & a célébré la pierre philosophale

par un poème intitulé : *Chrysopeia*. Léon X, à qui il le présenta, lui donna (dit-on) une grande & belle bourse vide, en lui disant : *Celui qui fait faire l'or, n'a besoin que d'un endroit pour le mettre*. Il mourut à Trévise, vers 1515, âgé de 82 ans. Ses *Poésies* parurent à Vérone en 1491, in-4°, & à Venise, 1505, in-8°. Ce sont des élégies, des vers iambes & des odes. Sa *Chrysopeia* est la meilleure de ses pièces. On a aussi de lui des *Harangues* éloquentes, & d'une bonne latinité, mais verbeuses & trop dénuées de choses. Jules Scaliger les a jugées trop sévèrement. Paul-Jove disoit d'Angurelli, qu'il avoit un grand génie dans un petit corps.

AUGUSTE, (Caius Julius César Octavianus) fils d'Octavius, édile du peuple, & d'Accia, fille de Julie, sœur de Jules-César, naquit à Rome l'an 63 avant J. C. Il n'avoit que 4 ans lorsqu'il perdit son père, & 18 seulement lorsque César fut assassiné au milieu du sénat. Il étoit alors à Apollonie en Grece : il partit sur le champ, pour aller recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avoit fait son héritier, & l'avoit adopté pour son fils. Il s'attacha les sénateurs par ses souplesses, & la multitude par des libéralités, des jeux & des fêtes. Le sénat, qui vouloit l'opposer à Antoine, déclaré ennemi de la république, lui fit élever une statue, & lui donna la même autorité qu'aux con-

(*) Voyez les *Journ.* du 15 février 1791, pag. 267. — 1 juillet 1789, pag. 321. C'est par inattention que nous avons transcrit, sans la condamner, l'expression suivante, *Au nom de la société entiers*, qui est le pur richérisme, pag. 327.

fuls. Octave s'en servit heureusement. Antoine fut défait à la bataille de Modene, & les deux consuls Hirrius & Panfa, qui commandoient l'armée, ayant péri dans cette journée, Octave resta seul à la tête des troupes. Panfa mourant déclara au jeune général le dessein du sénat, qui étoit d'affoiblir Octave & Antoine l'un par l'autre, & de confier ensuite l'autorité aux partisans de Pompée. Il commença dès-lors à négocier avec son rival, devenu plus fort, depuis que Lepidus s'étoit joint à lui. Ces trois généraux eurent une entrevue, dans laquelle ils firent cette ligue, connue sous le nom de *Triumvirat*, & convinrent de partager entr'eux toutes les provinces de l'empire, & le pouvoir suprême pendant 5 ans, sous le titre de *Triumvirs réformateurs de la république, avec la puissance consulaire*. Ces réformateurs jurèrent en même tems la perte de tous ceux qui pouvoient s'opposer à leurs projets ambitieux. On disputa long-tems sur ceux qui devoient être pros crits. Ils s'abandonnerent enfin l'un à l'autre leurs amis & leurs parens. La tête de Cicéron, à qui Octave devoit beaucoup, & qu'il avoit accablé de caresses, fut donnée en échange de celles de l'oncle d'Antoine & du frere de Lepidus. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre Octave & Clodia, belle-fille d'Antoine. Les tyrans conjurés arrivent à Rome, affichent leur liste de proscriptions, & la font exécuter. Il y eut plus de 300 sénateurs & plus de 2000 chevaliers massacrés. Des fils livrerent leurs

peres aux bourreaux, pour profiter de leur dépouille. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen qu'on menoit au supplice par son ordre, lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture : *Ne t'en inquiete pas* (lui répondit le bourreau, appelé depuis Auguste), *les corbeaux en auront soin...* Antoine & Octave ayant assouvi leur rage à Rome, marcherent contre Brutus & Cassius, meurtriers de César, qui s'étoient retirés en Macédoine. Ils leur livrerent bataille dans la plaine de Philippes. Brutus remporta un avantage considérable sur les troupes d'Octave, qui ce jour-là étoit au lit, pour une maladie vraie ou feinte. Antoine répara le désordre, & s'étant joint à Octave, ils battirent Brutus, qui se tua la nuit d'après ce second combat. Octave, s'étant fait apporter la tête de ce dernier soutien de la république, l'accabla d'outrages, & la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Il ajouta à cette basse vengeance, celle de faire mourir les prisonniers les plus distingués, après les avoir insultés. Ce barbare revint en Italie, pour distribuer aux soldats vétérans, les terres qu'on leur avoit promises en récompense de leurs services. A cet effet, il fit dépouiller les habitans des plus beaux pays de l'Italie. Cette tyrannie souleva tout le monde. Octave emprunta, pour faire cesser le cri universel; mais ces emprunts ne suffisant point, il ferma les oreilles à l'indignation publique, & ne les ouvrit plus

qu'aux louanges de Virgile, qui, pour quelques arpens de terre qui ne lui furent point ravies, mit Octave au-dessus de tous les héros. Fulvie, femme d'Antoine, voulant faire revenir à Rome son mari, retenu en Egypte dans les liens de Cléopâtre, remua contre Octave, qui, pour s'en venger, répudia Clodia sa fille, & la força elle-même de sortir d'Italie. Lucius, son beau-frère, qui avoit pris les armes à la sollicitation de cette femme audacieuse, fut vaincu & fait prisonnier par Octave. Antoine quitta alors sa maîtresse, pour mettre une digue aux progrès de son compétiteur. La mort de Fulvie tenoit leurs liens, & l'amant de Cléopâtre se déterminoit à épouser Octavie, sœur d'Octave. Ils se partagèrent ensuite l'empire du monde; l'un eut l'Orient, & l'autre l'Occident. Octave, après avoir chassé de Sicile le jeune Pompée, voulut réunir l'Afrique à sa portion; il en dépouilla Lepidus, qu'il exila, & à qui il ne laissa que le titre de grand-pontife. Son pouvoir fut sans bornes à Rome, depuis ses victoires sur ces deux Romains. On lui décerna les plus grands honneurs, qu'il n'accepta qu'en partie. Il abolit les taxes imposées pendant les guerres civiles. Il établit un corps de troupes, chargées d'exterminer les brigands qui infectoient l'Italie. Il décora Rome d'un grand nombre d'édifices pour l'utilité & pour l'agrément. Il distribua aux vétérans les terres qu'on leur avoit promises, n'employant cette fois-ci que des fonds appartenans à la république. Il fit brûler, dans la place publique, des let-

tres & d'autres écrits de plusieurs sénateurs, trouvés dans les papiers du dernier Pompée, & dont il auroit pu se servir contre eux. Le peuple Romain, transporté de l'idée d'être heureux, que ces actions d'Octave lui faisoient naître, le créa tribun perpétuel. Le refus que fit Antoine de recevoir sa femme Octavie, joint à d'autres motifs, ralluma la guerre. Elle fut terminée après quelques petits combats, par la bataille navale d'Actium, l'an 31 avant J. C. Cette journée donna à Octave l'empire du monde. Sa clémence envers les officiers & les soldats, à qui il fit grâce, auroit fait beaucoup d'honneur à son caractère, si les cruautés de sa vie passée ne l'avoient fait attribuer à sa politique. Octave fut cruel, lors de la proscription, & après la bataille de Philippes, parce qu'il n'étoit pas encore le maître, & qu'il vouloit l'être; & clément après celle d'Actium, parce qu'étant parvenu par cette journée au plus haut degré de puissance, il falloit la conserver par la douceur. Octave s'avança ensuite vers Alexandrie, la prit, fit grâce aux habitans, & permit à Cléopâtre de faire de magnifiques funérailles à Antoine, dont il pleura la mort, quoiqu'il dût être charmé intérieurement d'être délivré d'un si puissant ennemi. Le vainqueur, de retour à Rome, l'an 29 avant J. C., eut l'honneur de trois triomphes différens: l'un pour une victoire sur les Dalmates, dans laquelle il reçut une blessure dangereuse; l'autre pour la bataille d'Actium; & le troisième pour celle d'Alexandrie. On vit dans ce triomphe le portrait de

Cléopâtre mourante, qu'Octave destinoit à être attachée derrière son char, si elle ne s'étoit fait mordre par un aspic. On ferma le temple de Janus, qui depuis 205 ans avoit toujours été ouvert. On conféra le titre d'Empereur à perpétuité à celui qui avoit fait couler des flots de sang pour en obtenir le pouvoir. On multiplia les jeux & les fêtes en son honneur. On lui éleva des temples & des autels. Le sénat lui donna le nom d'Auguste. On dit que cet empereur vouloit renoncer à l'empire, & qu'ayant consulté Agrippa & Mécène, le premier le lui conseilla, & le second l'en détourna. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste proposa au sénat de se démettre de la souveraine puissance, qu'on le pria de garder : mais ce n'étoit qu'un jeu de sa politique. « Syl- » la, homme emporté, mena » violemment les Romains à la » liberté (dit un auteur mo- » derne); Auguste, tyran rusé, » les conduisit doucement à la » servitude. Pendant que la ré- » publique sous Sylla reprenoit » des forces, tout le monde » crioit à la tyrannie; & pen- » dant que sous Auguste la ty- » rannie se fortifioit, on ne » parloit que de liberté ». Il fut surnommé le *Pere de la patrie*. On remarque que presque tous les surnoms donnés aux princes par la flatterie, sont des anti- phrases ou des contre-vérités. » Au sein de la corruption, dit » un philosophe, où les Ro- » mains étoient parvenus, le » sentiment de la liberté & celui » de l'esclavage n'existoient » plus. L'effor des ames se bor- » noit à demander *panem & cir-*

» *ceses*. Le spectacle d'une » danseuse ou de quelque far- » ceur remplissoit mieux les » vœux du public que la prof- » périté de l'état & le salut des » citoyens ». Revêtu de la dignité de grand-pontife, 8 ans avant J. C., il fit brûler les livres des Sibylles, peut-être parce qu'ils contenoient des choses qu'il interprétoit à son désavantage, & corrigea dans le calendrier quelques erreurs que Jules-César avoit laissé subsister (*Voy. Macrobe, l. 1, c. 14*). C'est alors qu'il donna son nom au mois appelé auparavant *Sex-tilis*, nommé depuis *Augustus*. Enfin, après avoir fait des loix bonnes ou mauvaises, & supprimé les abus, ou ce qu'il croyoit tel, il associa Tibère à l'empire (choix qui suffiroit seul pour rendre sa mémoire odieuse), & mourut à Nole, âgé de 76 ans, l'an 14e. de Jesus-Christ. Sur le point d'expirer, il dit à ses amis, « qu'il avoit » trouvé Rome bâtie de bri- » ques, & qu'il la laissoit bâtie » de marbre ». S'il avoit été bon politique & vrai philosophe, il eût senti que c'étoit là-même un symptôme de sa décadence. Se sentant défaillir de plus en plus, il demanda un miroir, se fit peigner, trouvant ses cheveux trop négligés, & se fit raser la barbe. Après quoi, il dit à ceux qui étoient autour de son lit : *N'ai-je pas bien joué mon rôle ?* On lui répondit qu'oui. — *Battez donc des mains*, répliqua-t-il, *la piece est finie*. Tant il est vrai que les sages & les héros du monde regardent eux-mêmes le tableau de leurs actions comme une farce qui finit avec eux!

Outre les vices que nous venons de relever dans cet heureux tyran, & que ses dernières années ont en partie fait oublier, on lui reproche de s'être livré à la volupté & aux caprices de Livie son épouse, qui le tournoit à son gré. Le siècle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Ce qui prouve bien la vérité de l'observation de J. J. Rousseau, que les lettres n'adoucièrent pas les mœurs & ne les rendent pas plus honnêtes. Virgile, Horace, Ovide, Propertius, &c., fleurirent dans cet âge célèbre. Les deux premiers reçurent de lui des récompenses, & les payèrent par des flatteries les plus outrées & les plus basses.

AUGUSTE, duc de Brunswick & de Lunebourg, cultiva & protégea les lettres, & mourut en 1666 à 87 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, & entr'autres d'une *Harmonie évangélique*, en allemand, estimée par les Protestans. *La Stéganographie*, qui parut sous le nom de *Gustave Selenus*, Lunebourg, 1624, in-fol., est aussi de lui.

AUGUSTE I & AUGUSTE II, rois de Pologne. Voy. FRÉDÉRIC-AUGUSTE I, & FRÉDÉRIC-AUGUSTE II.

AUGUSTIN, *Aurelius Augustinus*, (S.) né à Tagaste en 354, de Patrice & de Monique, étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Madaure & à Carthage. Ses mœurs se corrompirent dans cette dernière ville, autant que son esprit s'y perfectionna. Il eut un fils nommé Adeodat, fruit d'un amour criminel; mais né avec le génie

de son père. La secte des Manichéens fit d'Augustin un prosélyte, qui en devint bientôt un apôtre. Il professa ensuite la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan, où le préfet Symmaque l'envoya. Ambroise étoit alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours & des larmes de Monique sa mère, pensa sérieusement à quitter le dérèglement & le manichéisme. Il fut baptisé à Milan, à la Pâque de 387, dans la 32^e. année de son âge. Il renonça dès-lors à la profession de rhéteur, & se borna à celle d'observateur exact de l'Evangile. De retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la prière, donna ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. Quelque tems après, s'étant rendu à Hyppone, Valere, qui en étoit évêque, le fit prêtre malgré lui, au commencement de l'an 391. Il lui permit, par un privilège singulier & inouï jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, Augustin confondit Fortunat, prêtre Manichéen, dans une conférence publique, & avec d'autant plus de succès, qu'il avoit connu le tort & le foible de cette secte. Un an après, en 393, il donna une explication si savante du *Symbole de la foi*, dans un concile d'Hyppone, que les évêques pensèrent unanimement qu'il méritoit d'être leur confrère. Un autre concile, convoqué en 395, le donna pour coadjuteur à Valere dans le siège d'Hyppone. Ce fut alors qu'on vit éclater toutes les vertus & tout le génie d'Augustin. Il éta-

blit dans sa maison épiscopale une société de clercs, avec lesquels il vivoit. Il s'appliqua de plus en plus à confondre l'erreur. Félix, Manichéen célèbre, du nombre de leurs élus (c'est-à-dire, de ceux qui se souilloient de toutes les abominations de la secte), vaincu dans une conférence publique, abjura bientôt sa doctrine entre les mains de son vainqueur. Augustin ne fit pas moins admirer sa pénétration & son éloquence, dans une conférence des évêques catholiques & donatistes à Carthage, en 411. Il y déploya son zèle pour l'unité de l'Eglise, & le communiqua à tous ses collègues. Les livres de *Civitate Dei*, ne tarderent pas à paroître. La philosophie, l'érudition, une logique exacte, la religion, la piété, tout se trouve réuni dans ce grand ouvrage. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des Païens, qui attribuoient les irruptions des Barbares & les malheurs de l'empire, à l'établissement de la religion chrétienne, & à la destruction des temples. On a vu un empirique prétendre que cet ouvrage admirable avoit été tiré des livres de Varron, & que ces livres avoient été brûlés par ordre d'un pape, pour cacher le plagiat d'Augustin; mais ce conte absurde, démenti par la nature de l'ouvrage, ne peut nuire qu'à son auteur (*Voy. le Naudeana*). L'an 418, il y eut un concile général d'Afrique à Carthage contre les Pélagiens; Augustin, qui avoit déjà réfuté leurs erreurs, dressa neuf articles d'anathèmes, & montra un zèle si ardent contre cette hérésie per-

nicieuse, que la postérité lui a donné le titre de *Docteur de la Grace*. Consumé de travaux & d'austérités, il mourut en 430, à l'âge de 76 ans, dans la ville d'Hyppone, assiégée depuis plusieurs mois par les Vandales. Ce grand homme vivoit, pour ainsi dire, des succès de la religion & de la gloire de l'Eglise; c'étoit là la seule mesure de sa joie, comme les malheurs de l'Eglise étoient pour lui la seule source de chagrin & d'une tristesse profonde: *Dominicis lucris gaudens & damnis morens*. Possidonius, évêque de Calame, son ami intime, écrivit sa Vie. Dans la pépinière des grands hommes que nourrissoit alors l'Eglise d'Afrique, il n'y en eut point qui eût un nom aussi célèbre qu'Augustin. Son historien compte 1030 de ses ouvrages, en y comprenant ses Sermons & ses Lettres. On remarque dans tous un génie vaste, un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une force de raisonnement admirable, un style énergique, malgré les mots impropres & barbares dont il se sert quelquefois. Les pointes & les jeux de mots dont il est semé, sur-tout dans ses Homélies, ont fait sentir combien il étoit au-dessous de la plupart des Peres pour l'éloquence. Il s'arrête sur des détails de peu de conséquence, commente des nombres & des mesures, dont le résultat ne peut présenter rien de solidement instructif; ce qui a fait dire à Calvin, qui respectoit d'ailleurs ce Pere plus que tous les autres (parce qu'il le croyoit très-mal-à-propos favorable à son système de prédestination), *in scrutandis numeris*

curiosior est Augustinus. Il est admirable dans quelques morceaux particuliers; mais il fatigue par ses antitheses, quand on le lit de suite. On a donné plusieurs éditions particulieres & générales de ses ouvrages, parmi lesquelles on distingue celle d'Anvers, 1574, & celle des bénédictins de la congrégation de St. Maur, en 11 vol. in-fol., qui se reliant en 8, & qui parurent successivement depuis 1679 jusqu'en 1700. Celle-ci est aujourd'hui la plus estimée; on lui reproche néanmoins des fautes, dont quelques-unes sont de conséquence. Elle fut entreprise par le conseil du docteur Antoine Arnauld, & fut confiée à D. Blampin. D. Mabillon, son confrere, mit, du soir au matin, l'Épître dédicatoire en l'état où nous l'avons: ce n'est pas un des moindres morceaux de cette édition, qui a été réimprimée à Amsterdam en 1703, avec des notes de J. le Clerc, très-injurieuses au St. Docteur. Le Ier. volume renferme les ouvrages qu'Augustin composa avant que d'être prêtre, avec ses *Rétractations* & ses *Confessions*, qui sont comme la préface de cet immense recueil. Les *Confessions* ont été traduites par Arnauld d'Andilli & Dubois, in-8^o & in-12. L'abbé Grou, dans la *Morale tirée des Confessions de S. Augustin*, à Paris, 1786, 2 vol. in-12, a bien fait sentir la profonde sagesse de ce livre. C'est celui de tous ses ouvrages, si on excepte ses *Soliloques*, qui est le plus empreint de cette piété vive & sincère, pleine d'onction & de feu, qui fait le caractère de la sainteté d'Augustin. Le IIe. est occupé

par ses Lettres, disposées selon l'ordre chronologique, depuis l'an 386, jusqu'à sa mort en 430. Il y en a en tout CCLXX, qui forment une collection précieuse pour ceux qui s'appliquent à l'histoire, au dogme, à la morale, à la discipline de l'Eglise. Dubois les a traduites en françois, en 6 vol. in-8^o. & in-12, avec beaucoup d'élégance. Ces deux premiers volumes ayant été réimprimés avec quelques changemens, les curieux en recherchent la première édition. Le IIIe. est consacré à ses *Traité sur l'Écriture*. Le IVe., à son *Commentaire sur les Psaumes*, plus allégorique que littéral. Le Ve., à ses *Sermons*. Le VIe., à ses *Ouvrages dogmatiques*, sur divers points de morale & de discipline. Le VIIe., à l'ouvrage de la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre: traduit en françois par Lombert, en 2 vol. in-8^o, ou 4 vol. in-12. Le VIIIe., à ses *Traité* contre différens hérétiques. Le IXe., à ceux contre les Donatistes. Le Xe., à ses *Traité* contre les Pélagiens. Le dernier, à sa *Vie*, traduite en latin sur le françois de M. de Tillemont. On a imprimé un *Appendix* à Anvers, 1703, in-fol. Eugypius a donné, *Thesaurus ex Sti. Augustini operibus*, Bâle, 1542, 2 tom. en un vol. in-fol., qui n'est pas commun. St. Augustin fait éclater beaucoup de modération à l'égard des auteurs qu'il combat; mais la manière pleine de force dont il attaque les erreurs, a donné quelquefois à son triomphe une étendue où les droits de la vérité ont paru compromis. Plusieurs théologiens ont cru que son zèle pour

la saine doctrine lui avoit quelquefois fait perdre de vue ce milieu si difficile à déterminer avec précision, qui se tient à une distance égale des extrêmes. Cependant les principes qu'il a établis contre les erreurs des Pélagiens, savoir : l'existence & les effets du péché originel, & la nécessité de la grace, même pour le commencement des bonnes œuvres, sont regardés par l'Eglise comme des dogmes incontestables; & c'est à cet égard que ses écrits passent pour être dépositaires de la doctrine catholique. Ceux qui ont osé attribuer à ce Pere une espece d'infailibilité, sont réfutés par lui-même; car dans plus d'un endroit il approuve qu'on doute de la vérité de ses assertions; & ceux qui ont avancé que tous ses écrits avoient la sanction de l'église, sont en opposition avec la déclaration formelle de Célestin I, & d'Innocent XII (*Voyez SADOLET, CÉLESTIN I*). C'est aussi une exagération blâmable de dire que *S. Augustin a été le plus illustre & le plus savant des Peres de l'église*. Il est sûr qu'il n'étoit pas fort habile dans les langues, & qu'il avoit moins lu les anciens que St. Jérôme, St. Basile, & d'autres Peres. Il n'avoit ni la pureté de langage, ni l'élégance, ni l'énergie de Tertulien, de St. Cyprien, de St. Jérôme, &c. Il a certainement illustré l'église; mais Athanase, martyr de la divinité de J. C.; Chrysostome, le plus éloquent des Peres Grecs; Léon, aussi grand pontife que grand homme, écrivain solide, judicieux, plein de dignité & de graces, &c., lui ont fait autant d'hon-

neur qu'Augustin. Berti, dans la *Vie* de ce Pere, lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec S. Ambroise, cantique admirable, dont le célèbre Atterburi mettoit l'énergie simplicité au-dessus de toutes les fleurs de la poésie & de la rhétorique. *Voyez AMBROISE*.

AUGUSTIN, (St.) premier archevêque de Cantorbery, fut envoyé par St. Grégoire-le-Grand, en 596, prêcher le christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques bénédictins du monastere de Saint-André de Rome, dont il étoit prieur. Augustin convertit l'année d'après Ethelbert, roi de Kent, qui lui donna un établissement à Cantorbery. Il passa ensuite en France pour y être consacré évêque, & conférer sur divers articles avec les prélats de ce royaume. A son retour il baptisa plus de dix mille personnes, le jour de Noël. Le christianisme se répandant de plus en plus, le pape établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *Pallium*. La rapidité de ces conversions étoit non-seulement l'effet du zèle du S. Missionnaire & du spectacle de ses vertus, mais encore celui des merveilles que Dieu opéroit par son ministère. Le bruit s'en répandoit dans toute l'Europe: & S. Grégoire lui donna à cette occasion des avis d'autant plus remarquables, qu'ils servent à constater la notoriété & la certitude de ces merveilles. « Prenez garde, lui disoit-il, de » tomber dans l'orgueil & la

» vaine gloire, à l'occasion des
 » miracles & des dons célestes
 » que Dieu fait éclater au mi-
 » lieu de la nation qu'il a choi-
 » sie. Parmi les choses que vous
 » faites à l'extérieur, ayez soin
 » de vous juger vous-même
 » intérieurement. Tâchez de
 » bien comprendre ce que vous
 » êtes personnellement, &
 » quelle est l'excellence de la
 » grace accordée à un peuple,
 » pour la conversion duquel
 » vous avez reçu le pouvoir
 » de faire des miracles. Ayez
 » toujours devant les yeux les
 » fautes que vous pouvez avoir
 » commises par paroles ou par
 » actions, afin que le souvenir
 » de vos infidélités étouffe les
 » mouvemens d'orgueil qui
 » voudroient s'élever dans vo-
 » tre cœur. Au reste, vous
 » devez vous persuader que le
 » don des miracles que vous
 » recevez ou que vous avez
 » déjà reçu, est une faveur
 » accordée non à vous, mais
 » à ceux dont Dieu veut le
 » salut ». Quelques écrivains
 » Protestans, tels que Rapin de
 » Thoiras, ont cru que leur haine
 » contre la religion catholique,
 » les dispensoit d'être justes en-
 » vers celui qui l'avoit établie en
 » Angleterre. Ils ont parlé d'Aug-
 »ustin d'une manière injurieu-
 » se; ils ont calomnié son caracte-
 » re, ses actions & ses vues.
 » Mais laissant à part ses lumie-
 » res & ses vertus, il a pour lui
 » les faits qui feront son éloge
 » au jugement même de la phi-
 » losophie. « On ne peut qu'avoir
 » la plus haute idée de Saint
 » Augustin & de ses coopéra-
 » teurs, dit un historien mo-
 » derne, lorsqu'on examine
 » le merveilleux changement

» qu'ils opérèrent en Angle-
 » terre. Avant l'arrivée des
 » saints missionnaires, les An-
 » glois étoient livrés à toutes
 » sortes de vices, & plongés
 » dans la plus grossière igno-
 » rance. Ce qui prouve sur-tout
 » cette ignorance, c'est que
 » quand ils débarquèrent dans
 » la Bretagne, ils ne connois-
 » soient point l'usage des let-
 » tres, & que tout le progrès
 » qu'ils firent dans les sciences
 » jusqu'au tems de S. Augustin,
 » se borna à emprunter l'al-
 » phabet des Irlandois. Les
 » Northumbres, selon Guil-
 » laume de Malmesbury, ven-
 » doient leurs enfans comme
 » esclaves, inhumanité qu'on
 » ne trouve point dans les ne-
 » gres d'aujourd'hui. Mais la
 » lumière de l'évangile n'eut
 » pas plutôt brillé aux yeux
 » de ces peuples, qu'ils de-
 » vinrent des hommes nou-
 » veaux & de vrais disciples
 » du Sauveur. Frappés de la
 » vie angélique de leurs apô-
 » tres, ils se portèrent avec
 » ardeur à l'imitation de leur
 » détachement du monde, &
 » de leur zèle pour la pratique
 » des conseils. Les nobles &
 » les princes bâtirent des égli-
 » ses & des monastères qu'ils
 » dotèrent richement ». On
 » ignore l'année précise de la
 » mort de S. Augustin. Il mou-
 » rut le 26 mai, selon les uns,
 » en 607; selon d'autres en 604.
 » Warthon, dans son *Anglia
 » sacra*, prouve cette dernière
 » date par plusieurs autorités.

AUGUSTIN, (Antoine)
 » auditeur de Rote, évêque d'A-
 » lise, puis de Lérida, & enfin
 » archevêque de Tarragone, na-
 » quit à Sarragosse de parens

Illustres, l'an 1516, & mourut dans son siege archiepiscopal l'an 1586, à l'âge de 70 ans. Il se trouva au concile de Trente en 1562, & s'y distingua beaucoup. Paul III, Jules III, Paul IV, Philippe II, roi d'Espagne, l'honorèrent de leur estime & de leur confiance. » Jamais, dit un auteur, personne ne fit paroître dans toute la conduite de sa vie, plus d'intégrité, plus de constance, & plus de grandeur d'ame que cet illustre archevêque. Il vivoit dans une abstinence & une chasteté exemplaire, & distribuait ses biens aux pauvres avec tant de libéralité, qu'après sa mort on ne trouva pas dans ses coffres de quoi l'enterrer suivant sa qualité. Ses lumieres égaloient ses vertus. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont on peut voir le caractère à la fin de l'édition *De emendatione Gratiani*, in-8°, 1672, donnée par Baluze, avec des notes : livre savant, profond & nécessaire aux jurisconsultes. L'édition originale de Tarragone, in-4°, 1587, est fort recherchée. On a encore de lui : I. *Antiqua Collectiones Decretalium*, Paris, 1621, in-fol. avec des notes estimées. II. Cinq livres des *Constitutions de l'église de Tarragone*, en latin, imprimées dans cette ville, chez Mey, en 1580, in-4°. Cet ouvrage est fort recherché, de cette édition. III. *Canones Penitentiales*, imprimé chez le même deux ans après, in-4°. Ce livre est rare. IV. Ses *Dialogues sur les Médailles*, publiés à Tarragone en 1587, in-4°, en espagnol, le sont encore davantage. Il y en a plusieurs tra-

ductions italiennes, in-4°, & in-fol., & une latine 1617, in-fol. Il faut prendre la Traduction italienne, in-4°, pour avoir les médailles des Dialogues 3 à 8, parce qu'elles ne sont pas dans l'édition de 1587. Etienne Baluze en a donné une édition avec des notes. V. *Epitome Juris Pontificis*, tom. I, à Tarragone, 1587; tom. II & III, Rome 1611, in-fol. VI. *De propriis nominibus Pandectarum Florentinarum*, Tarragone, 1579, in-fol. très-rare. L'édition qui porte sur le titre *Barcinone*, 1592, est la même. Tous les savans de son tems ont rendu justice à son profond savoir, même ceux dont l'égoïsme & les prétentions pouvoient voir de mauvais œil la gloire dont il se couvroit. Vossius disoit tout uniment, que c'étoit un des plus grands hommes du monde. Il admiroit surtout les notes sur Festus. Celles qu'il fit sur Varron, ne furent pas moins applaudies. « Vous excellez, lui écrivoit Paul Manuce, dans la belle littérature; & si je suis quelque chose à l'égard des autres, étant comparé à vous je ne suis rien ». Le seul Fra-Paolo, moine vain & ambitieux, osa dire qu'il n'étoit pas versé dans l'histoire ecclésiastique : cet apostat en froc, qui travailloit alors à introduire le luthéranisme à Venise, vouloit par-là affoiblir les preuves que les écrits de l'illustre archevêque fournissoient contre les novateurs. André Schott a publié son *Eloge*, Anvers, 1586, qui a été inséré dans l'édition des *Dialogues*, avec des notes par Etienne Baluze.

AUGUSTIN,

AUGUSTIN, (Léonard) ou plutôt **AGOSTINI**, né dans l'état de Sienne au XVIIe. siècle, vieillit parmi les antiques, où il prit un goût exquis, & joignit l'esprit à l'érudition. Son ouvrage intitulé : *Le Gemme antiche figurate*, a été imprimé & traduit plusieurs fois ; la 1re. édition fut donnée à Rome, en 1657 & 1669, 2 vol. in-4°. La 2me. dans la même ville, en 1686. Celle-ci, préférable à la première pour l'ordre, lui est inférieure pour la beauté des planches, qui furent gravées par Jean-Baptiste Gallestruzzi, dessinateur & graveur habile. Ce Recueil fort estimé, ainsi que le Discours préliminaire qui le précède, a été redonné au public par Maffei, en 1707, 4 vol. in-4°. Gronovius l'a traduit en latin, & on fit deux éditions de cette traduction : l'une à Amsterdam en 1685, recherchée ; & l'autre à Frankfurt en 1694, beaucoup moins belle que la précédente.

AUGUSTIN PATRICE PICCOLOMINI. Voyez **PATRICE**, Patricius (Augustin Piccolomini).

AUGUSTULE, fils d'Oreste, patrice & général des armées romaines dans les Gaules. Romulus Augustus étoit son vrai nom ; mais presque tous les auteurs lui ont donné celui d'*Augustulus*, soit par dérision, soit à cause de sa jeunesse. Oreste son pere, ayant excité une révolte en 475, aima mieux faire proclamer son fils empereur, que de prendre pour lui-même le sceptre. Odoacre, roi des Hérules, appelé par la noblesse romaine, fit périr Oreste, dépouilla son fils

Tome I,

des marques impériales, l'exila dans la Campanie, avec un revenu de 6000 liv. d'or, & se rendit souverain de l'Italie sous le titre de roi. Ce fut ainsi que finit l'empire d'Occident. Rome fut obligée de se soumettre à un prince d'une nation barbare, & dont le nom étoit une insulte dans les tems florissans de la république. Cette révolution arriva l'an 476 de J. C., 507 après la bataille d'*Actium*. On a regardé comme une singularité, que le dernier empereur ait été appelé *Auguste* comme le premier, & que son prédécesseur ait porté le nom de Jules.

AUHADI-MARAGAH, un des plus célèbres mystiques Mahométans, mit en vers persans le livre intitulé : *Giam-Giam*, production qui est comme l'élixir de la spiritualité musulmane. Il vécut dans la pauvreté, & mourut assez riche des libéralités de l'empereur des Tartares, l'an 1319 de J. C. Son sépulcre est en grande vénération à Ispahan, quoique ce poète mystique ait fait aussi des ouvrages de galanterie.

AVICENNE, philosophe & médecin arabe de Bochara en Perse, naquit l'an 980 de J. C. avec des dispositions si heureuses, qu'à l'âge de 10 ans il savoit l'Alcoran par cœur. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques & la médecine, avec la même facilité. Il s'adonna ensuite à la théologie, & commença par la métaphysique d'Aristote. Il la lut, dit-on, 40 fois, sans l'entendre ; & il n'est pas encore bien décidé s'il l'a entendu plus tard, quoiqu'il en ait paru persuadé. Ses études furent finies

F f